

—Parce que je me souviens, que, chez nous, il y a des pardons où on va en pèlerinage pour demander un mari, et que peut-être bien Sainte-Anne la Palud accorde les mêmes grâces...

—Mariannie !

—Je sais bien que Mademoiselle est assez jolie pour que les maris viennent tout seuls la trouver ; n'empêche que ça ne coûte rien de demander...

—Tais-toi et prépare-toi, nous partirons à huit heures.

A ce moment, Jacques jugea à propos de tousser et de se montrer. La jeune fille jeta un rapide coup d'œil vers la fenêtre voisine, reconnut le monsieur de la table d'hôte et se retira précipitamment.

Jacques se hâta d'aller réveiller Le Chantre qui dormait profondément.

—Debout ! lui cria-t-il, comment as-tu le cœur de dormir par un temps pareil ?

—Rien ne presse, répondit l'autre en maugréant, où veux-tu aller si matin ?

—A Sainte-Anne la Palud où il y a un pardon ; or, les pardons amènent un concours de gens de tous les coins du pays, et nous ne pourrions manquer d'y avoir des renseignements, sur le fameux manoir des girondins... En route !

Une heure après, étendus dans une barque, ils gagnaient à travers la baie la petite rivière de Sainte-Anne. La mer était unie comme une glace et d'un beau bleu soyeux ; le voyage ne fut qu'une courte promenade. Après avoir gravi les berges de la rivière, Jacques et Francis entendirent des sons de cloche et virent la flèche de Sainte-Anne pointer dans la plaine. L'église est isolée dans une lande marécageuse qui domine la baie. De tous côtés des troupes de pèlerins se dirigeaient vers le lieu du pèlerinage. Des paroisses entières, conduites par le recteur, débouchaient des chemins creux et défilaient processionnellement. De plus loin que chaque procession apercevait le clocher de Sainte-Anne, hommes, femmes et enfants s'agenouillaient pieusement et entonnaient des cantiques. Plus on approchait et plus la ferveur redoublait. Des femmes, les bras en croix, faisaient cinq ou six fois, sur leurs genoux, le tour de l'église en balançant leur chapelet. A l'intérieur, des centaines de cierges s'allumaient incessamment autour de la statue de la sainte.—La nef était pleine, et ceux qui n'avaient pu y trouver place priaient au dehors, à deux pas des tentes où l'on vendait du cidre, de l'eau-de-vie et des crêpes de blé noir. Tous les costumes de la Cornouaille se mêlaient dans cette foule dévote. A côté des bérêts et des cotes tannées des marins, les vestes des gars de Ploa-Ré, de Pont-Croix et de Loc-Ronan mettaient des taches de bleu clair. Les chapeaux ronds à larges bords et à rubans de veïours s'agitaient au milieu des coiffes de moussoline des sardinières de Douarnenez, des fraises tuyautées de Quimper, des cols-capuchons de Châteaulin ou des collerettes plissées des femmes de Concarneau. Ça et là un homme de Pont-l'Abbé étalait fièrement ses vestes superpopsées, où se détachaient des lisières de laine aux couleurs vives et parfois un Saint-Ciboire brodé dans le dos. Parmi cette bigarrure de costume, les enfants grouillaient : les filles, habillées comme de petites femmes, les garçons, couvrant d'un bérêt bleu leur tête frisée, et montrant leur peau hâlée par les trous d'une

culotte en lambeaux. Des mendiants : manchots, aveugles, culs-de-jatte, braillaient des plaintes bretonnes et se traînaient à travers la foule.

Tout à coup la cloche tinta de nouveau, les portes de l'église s'ouvrirent toutes grandes et une longue procession défila dans la plaine :—ce furent d'abord des femmes aux collerettes empesées tenant chacune un cierge allumé à la main ; puis deux vieux Bretons aux longs cheveux blancs, en veste bleue et en braies, battant avec conviction une marche religieuse sur leur tambour ; puis la statue dorée de la sainte, portée par des filles en blanc et précédée de bannières. Le clergé venait ensuite, entonnant les litanies, et derrière, sur deux rangs, des filles de paysans aux mentous ras, aux figures austères et énergiques. Tous les pèlerins épars dans les sentiers tombaient à genoux, et, aux roulements des tambours, aux tintements des cloches, l'immense procession montait lentement vers le calvaire. Les silhouettes des coiffes blanches et des têtes nues se découpaient vigoureusement sur le fond glauque de la mer, tandis qu'un joyeux soleil faisait scintiller les bijoux de la sainte et empourprait brusquement des coins de bannières...

Francis Le Chantre ne se sentait pas d'aise et amassait des trésors de croquis sur les pages de son album. Jacques, tout en partageant son enthousiasme, allait d'un groupe à l'autre et semblait chercher quelqu'un. Quand la procession eut défilé tout entière, ils s'en revinrent vers les tentes où commençaient à foisonner les buveurs de cidre et ils essayèrent de lier conversation avec les paysans ; mais ils en furent pour leurs frais. La plupart du temps on ne leur répondait qu'en breton, et leurs questions au sujets du manoir qui donna asile aux Girondins n'étaient accueillies que par des rires inintelligents ou des haussements d'épaules. Dépités, ils s'acheminaient déjà vers la rivière, quand Le Chantre saisit brusquement son ami par le bras :

—Mon cher, commença-t-il, attention, voici notre Clouet !—et il lui montrait la jeune fille de la table d'hôte, accompagnée de sa suivante en coiffe blanche et en collerette plissée.

—Je savais qu'elle était au pardon, répliqua Jacques en affectant un air indifférent.

—Comment, tu le savais ?

—Mais oui, si tu t'étais levé aussi matin que moi, tu aurais appris, comme moi, qu'elle habitait la même maison que nous et qu'elle devait aller à Sainte-Anne.

—Ah ! mon gaillard, je m'explique maintenant pourquoi tu m'as jeté si rudement hors du lit !... Ça m'est égal, je ne regrette pas d'être venu.

—Et moi donc !

La jeune fille aux yeux noisette et sa compagne semblaient décidées à s'en revenir à Douarnenez à pied, car elles avaient pris un chemin qui longe les falaises et côtoie presque tout le temps la baie. Jacques et son ami résolurent de les suivre. Elles allaient d'un bon pas, en dépit du soleil, et paraissaient toutes deux de bonnes marcheuses, habituées aux longues courses et au grand air. De temps à autre, au tournant du chemin, les deux artistes apercevaient un bout de la coiffe blanche de la servante, ou le chapeau de paille et l'enveloppement de la jupe de toile grise de la maîtresse, mais ils restaient à vingt pas en arrière et n'osaient trop s'avancer de peur de les effaroucher.